

Octobre l'an II

Par Victor SERGE

Deux fois, à deux années de distance, le sort de la révolution russe s'est joué au cours des mêmes journées. Le 25 octobre 1917 (7 novembre, nouveau style), la République des Soviets se fondait à Pétrograd presque sans effusion de sang ; une semaine plus tard, Moscou lui appartenait après d'âpres batailles des rues. La révolution prolétarienne était faite. Pour la première fois dans l'histoire, des soldats, des ouvriers, des paysans — le bétail humain qu'on exploite et qu'on gouverne depuis des millénaires — arrachait le pouvoir aux possédants, commençait l'expropriation.

Le 21 octobre 1919, à la veille de son deuxième anniversaire, la République des Soviets semblait sur le point de succomber. Trois jours plus tard, le miracle était accompli, le salut de la révolution certain.

...Ces journées de l'an II, plus elles s'éloignent, plus elles paraissent à qui les a vécues, grandes et significatives. Tout était presque perdu. On était prêt à tout. Je me souviens de l'évacuation des enfants des militants de Pétrograd : car nous savions que la réaction n'épargnerait pas non plus ces petites têtes blondes et brunes, d'écoliers irrespectueux, égalitaires, qui chantaient dans leurs jeux le *Drapeau Rouge*, et constituaient des Comités pour contrôler la gestion des écoles. J'entends encore Trotski, au Soviet de Pétrograd, proclamer de sa voix métallique, pleine de défi, que même si nous perdions Toula, Moscou et Pétrograd, il nous resterait l'Oural, avec ses mines et ses arsenaux. « Nous tiendrions encore ! » J'évoque les camarades qui, ne voulant pas quitter la ville en danger, s'y préparaient des abris clandestins, des passeports d'ancien régime, pensaient à recommencer stoïquement sous la dictature blanche, la propagande « souterraine »...

Le blocus durait depuis des mois. — Dépliez la carte. La Sibérie entière était au pouvoir du Gouverneur Suprême Koltchak — et du général Janin — dont les armées, après leurs succès de septembre, menaçaient de nouveau l'Oural. Le Caucase était blanc. Les Anglais occupaient Bakou. Les menchéviks de Géorgie traitaient avec Dénikine. Le Kouban, le Donetz, le Don, la Crimée, toute l'Ukraine, Kiev, Kharkov, le chemin de fer de Koursk, tout le Sud était au pouvoir de Dénikine. À l'Ouest, la guerre avec la Pologne continuait. Au Nord, les Anglais descendaient jusqu'à Chenkoursk et à Omega. Ni blé, ni pétrole, ni charbon. Toutes les mers fermées. Réduite à peu près aux limites de la Moscovie du XIV^e siècle, la Russie Communiste, mobilisée tout entière, saignait partout... Pas de « permes » dans ses armées ; guère de relève dans ses tranchées ; guère de médicaments dans ses hôpitaux, ni d'anesthésiques ; pas de captivité pour ses vaincus : communistes, on les tuait, paysans, on les remobilisait contre leurs frères...

Le 21 octobre, Pétrograd était virtuellement perdu. Blancs et Rouges se canonnaient à Poulkavo, à dix kilomètres de la capitale. Moscou, sous le coup d'une menace directe, organisait du 22 au 29 sa « semaine de défense ». Les environs de Toula se couvraient de tranchées et de fils barbelés. Dépassant Orel, l'Armée Blanche de Dénikine, entra au cœur de la Russie rouge : deux cents verstes la séparaient du Kremlin. À l'intérieur, dans les villes, la haine des classes vaincues couvait, ardente, avouée, prête à nous prendre à la gorge aux premiers revers décisifs de l'armée rouge. Partout, on flairait le complot. Un gouvernement blanc occulte, le *Centre national* (dont les membres devaient être fusillés le mois suivant) siégeait à Moscou. De braves gens, restés passifs devant la guerre civile, disaient avec émotion au com-



Maternité. — Bois gravé de Chana Orloff

muniste rencontré dans la rue : « Venez chez nous, dans les mauvais jours. Nous vous cacherons, nous avons un bon coin ». Bizarrerie du sentiment ! Ces petits-bourgeois, neutres, ces timorés, plutôt hostiles tout de même à « la chimère socialiste », se préparaient avec calme à risquer leur vie en offrant asile au « communiste sincère »... N'étaient-ils pas conquis, eux aussi, sans le savoir ?

Comment ressusciter la saveur de ces jours — qui furent sans angoisse pourtant, sans défaillance d'aucune sorte, qui furent pour tous les révolutionnaires, des jours de froide résolution, de volonté tendue, de labeur acharné !

Cela et rien d'autre. L'alternative était claire dans tous les cerveaux. La défaite, c'était l'immense saignée, la potence dressée dans chaque village, les cours martiales fonctionnant dans chaque quartier, l'effondrement instantané de tout ce qui commençait à peine à vivre. Sans phrases, presque sans y songer, les communistes se considéraient vraiment, selon le mot précis de Léviné, comme des « morts en sursis ».

Et l'on accomplissait la tâche quotidienne. Les sections du Conseil Supérieur de l'Economie s'évertuaient à ravitailler les usines où ne demeuraient que les ouvriers sans parti, malingres d'esprit sinon de corps ; les usines de guerre travaillaient fiévreusement, fabriquaient les premiers tanks russes ; les Maisons d'Enfants, bondées de petits que la faim commençait à tenailler, bourdonnaient comme des ruches ; dans les Ecoles nouvelles, aux *Cours abrégés* industriels, pédagogiques, scientifiques, les élèves formaient entre deux leçons des compagnies de brancardiers ; des étudiantes et des ouvrières — casquettes masculines sur les cheveux courts ou mouchoir noué des paysannes, vareuses militaires, vestes de cuir — s'exerçaient sur les places au maniement du fusil. La librairie de l'Etat lançait chaque matin, au fur et à mesure que se pressaient les événements, tirées à des dizaines de milliers d'exemplaires, ses brochures sur la menace de la veille ou la bataille du lendemain. Matin et soir, on affichait dans toutes les rues, la *Pravda* et les *Izvestias* : les passants attroupés devant ces grandes feuilles grises